

Alexis Drogba Sahoré

# La Cité des Immortels



MS  
Yus  
12/04





« À vous tous qui m'aimez »



Le père Bibi de Godi accueillait les enfants du village les soirs autour du feu et il leur enseignait, à travers de merveilleux contes, les choses de la vie.

Ce bon père commençait ses récits par la formule introductive « *Pepa Didi Madi !* ». Et son auditoire répondait : « *Madi Ase !* ».

Pour moi qui me comptais parmi ses auditeurs assidus, la ferveur, de ces moments de rencontres, expliquerait, sans aucun doute, pourquoi ces contes me viennent aujourd'hui encore en mémoire. Dans l'un de ses récits, le conteur Bibi parlait d'un personnage appelé Atea. Il était de la tribu des Saigneurs, une communauté du pays du bord de mer dont on disait qu'elle serait immortelle.

Atea et sa tribu ne vivaient plus en paix à cause des conflits fonciers récurrents les opposant à leurs voisins. Alors, ils quittèrent le pays du bord de mer pour migrer dans la région forestière Belleme, où vivaient jadis leurs ancêtres. Les membres de la tribu savaient toujours qu'ils étaient venus de là-bas. Puisque leurs antécédents historiques, comme, par exemple leur nom, "saigneur", les y rattachaient.

À ce propos, l'on disait qu'il y avait jadis de nombreux arbres à caoutchouc à Belleme. Et les populations récoltaient la sève de ces arbres pour le compte du colonisateur. C'était d'ailleurs pour cette activité que l'on avait surnommé ces populations « tribu des Saigneurs ».

Mais l'histoire nous enseigne que les Saigneurs furent contraints de quitter, par la suite les forêts de Belleme, lorsque le colonisateur ouvrit des voies à travers le pays et installa à leurs abords les tribus restées enclavées dans les forêts. Voilà comment les Saigneurs se retrouvèrent en exil, pendant plusieurs années, dans le pays du bord de mer qu'ils devaient à présent quitter pour revenir à Belleme dans leurs terres.

Ces terres étaient restées préhistoriques du fait de la faune et la végétation. Elles étaient la réserve de diverses espèces d'oiseaux voltigeant d'arbre en arbre et de biches au pelage doré gambadant dans les vastes sous-bois forestiers. Les branches des arbres, chargées de nombreuses grappes de fruits charnus, abritaient des singes acrobates.

Ces spectacles insolites déconcertaient parfois les éventuels braconniers qui s'aventuraient dans ces forêts.

L'histoire, de cette tribu revenue d'exil, pouvait se lire sur les troncs des arbres marqués d'entailles profondes témoignant les intenses activités sociales qu'avaient menées en ces lieux les anciens Saigneurs.

La généreuse terre de Belleme, semblable à une

bonne mère, accueillait ses enfants restés loin d'elle des années durant. Elle était alors prête à rattraper tous les jours où ces derniers avaient connu la disette. Cette terre longtemps restée en jachère se disposait à recevoir maintenant les semences pour produire en abondance.

Quelques années après leur retour à Belleme, l'idée d'avoir un village semblable à celui qu'ils avaient abandonné dans le pays du bord de mer, vint à ces vaillants Saigneurs. Et ils le bâtirent au sommet d'une colline surplombant une rivière, à l'endroit même où vécurent leurs ancêtres. Ils avaient ainsi une vue large sur le paysage environnant. Les anciens Saigneurs, pour ne pas être surpris par d'éventuels ennemis, avaient choisi par stratégie ce site pour y bâtir leur cité.

On raconterait même, que leurs esprits seraient toujours présents en ce lieu et qu'ils accompagneraient la génération de Saigneurs revenue, du pays du bord de mer, allumer la flamme, de leur tribu, éteinte depuis fort longtemps à Belleme.

D'ailleurs, conscients de cette présence de leurs ancêtres, ces Saigneurs migrants, conduits par Atea, appelèrent leur nouveau village Waa-Koume « la cité des immortels ». Cela tiendrait du fait que jadis, pour communiquer avec les esprits des ancêtres, la communauté des Saigneurs avait le sacrificateur Douko qui lui servait d'interface.

Ce dernier faisait des libations en versant une eau puisée dans une grotte sacrée. Puis il invoquait les

ancêtres dans un court sermon. Cette prière était en quelque sorte un genre de mot de passe, qui lui permettait d'établir le contact entre les vivants et les ancêtres.

La communauté des Saigneurs tirerait son immortalité de ce rituel. La génération des Saigneurs, revenant de l'exil du bord de mer, avait, elle aussi, son sacrificateur Atea, mais ce dernier n'avait pas le même charisme que celui des ancêtres. Puisque ses prières n'ouvraient pas la porte des ancêtres, mais elles ouvraient plutôt celle de développements.

Eh oui ! Le monde avait changé. Il n'y avait désormais que les mauvais esprits qui communiquaient avec les sorciers pour faire le mal. Mais au fait qui était Atea ? Selon le conteur Bibi, Atea était la personne-ressource de la tribu de Saigneurs, qui avait pour modèle social le planteur colon, même s'il n'avait pas les moyens et le pouvoir de celui-ci.

Un jour, pour les besoins de son travail, le paysan Atea se rendit au pays des « Bawa », là où ses pairs partaient recruter des compagnons ouvriers.

Arrivé dans ces contrées lointaines, après plusieurs jours de voyage, des personnes avisées lui dirent d'aller prendre plutôt ses compagnons au pays Yéré-Pawa, une région voisine. Atea se rendit donc dans ce pays où les gens sembleraient prendre plus à cœur le travail de la terre, à cause, disait-on, de la rudesse du climat de leurs régions, qui les aurait rendus plus courageux parce que chaque jour y était,



pour eux, un défi à relever contre la nature. Dans ce pays Yéré-Pawa, Atea fit la connaissance d'un personnage, appelé Tchèba, connu dans toutes ces régions comme le talentueux pourvoyeur de mains-d'œuvre agricoles.

Avec l'aide de Tchèba, il parcourut ces contrées lointaines, en ayant néanmoins la peur au ventre parce qu'on lui disait qu'à Yéré-Pawa, pour des peccadilles des « justiciers » sans cœur pouvaient l'expédier dans l'au-delà avec de terribles gourdins.

Atea faisait donc très attention. Et il s'interdisait surtout de voir les choses et les hommes autour de lui avec le regard de ses concitoyens de Waa-Koume, son village.

Il était obligé de s'émerveiller devant tout ce qu'il voyait pour ne pas s'attirer des ennuis.

Après donc un mois de prospection à travers le pays Yéré-Pawa, sous la conduite de son ami Tchèba, Atea revint, dans sa ferme, accompagné des ouvriers Zohni, Medi et Bliwa. Ces hommes se mirent aussitôt au travail avec dévouement. Cependant, tout ne semblait pas se passer comme prévu parce que, malgré l'effort fourni par ses hommes, le paysan n'obtenait pas de meilleurs rendements. Ces concitoyens de Waa-Koume, quant à eux, ne cessaient pas de louer le courage de ces hommes venus de si loin.

Ils disaient à leur sujet *« les ouvriers d'Atea travaillent beaucoup. Ils vont le rendre riche en si peu de temps »*.

Ces paroles paraissaient simples, mais elles cachaiement néanmoins beaucoup de mauvais sentiments. Puisque des personnes malintentionnées avaient déjà tenté de débaucher les ouvriers d'Atea sans y parvenir. Heureusement pour lui, ces derniers ne s'étaient pas laissé prendre aux pièges de ces individus véreux. Atea ne faisait pas attention à toutes les laudes des habitants hypocrites de son village.

Les ouvriers d'Atea étaient intègres. Et Bliwa, l'un d'entre eux à qui Dieu combla de don singulier, découvrit une manifestation diabolique nuisible à la production agricole du paysan.

Cet ouvrier, qui avait le don de percevoir dans l'invisible, voyait chaque nuit la ferme d'Atea, située dans cette forêt dense de Belleme, s'illuminer étrangement. Or, bien que la lumière soit la vie, celle émise dans cette ferme n'était pas salvatrice parce que sa source n'obéissait pas aux lois naturelles.

Selon ce bienheureux, Bliwa, l'étrange manifestation, qui se produisait dans la ferme et qu'il était le seul à apercevoir, était la cause des mauvais rendements des champs du brave paysan.

La révélation de son ouvrier ne surprenait pas Atea parce que cela confirmait ses doutes.

Et il se disait « *Certes, j'ai beaucoup d'ennemis, mais je vais enfin mettre un nom sur le visage de celui qui est dans ma ferme* ».

Sans le nommer, l'ouvrier Bliwa mit en garde, ce